

Catherine Ferland, *Bacchus en Canada : boissons, buveurs et ivresses en Nouvelle-France*, Québec, Éditions du Septentrion, 2010, 432 p.

Sébastien Côté

Frontières incertaines

Numéro 33, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016373ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016373ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa  
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, S. (2012). Compte rendu de [Catherine Ferland, *Bacchus en Canada : boissons, buveurs et ivresses en Nouvelle-France*, Québec, Éditions du Septentrion, 2010, 432 p.] *Francophonies d'Amérique*,(33), 126–128.  
<https://doi.org/10.7202/1016373ar>

**Catherine Ferland, *Bacchus en Canada : boissons, buveurs et ivresses en Nouvelle-France, Québec, Éditions du Septentrion, 2010, 432 p.***

Dans « Enivrez-vous », célèbre « petit poème en prose », Charles Baudelaire exhortait l'humanité à fuir les misères de son existence en prônant l'ivresse permanente : « Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. » À son époque, notamment dans le roman réaliste et naturaliste français, l'alcool occupait une place importante, Émile Zola en faisant même un personnage de *L'assommoir*. De même, dans de nombreux contes québécois du XIX<sup>e</sup> siècle, tels « La chasse-galerie », « Coq Pomerleau » ou « Les trois diables », le rhum (ou « jamaïque »), la bière et l'eau-de-vie coulent à flots, mettant à rude épreuve la moralité des protagonistes qui affectionnent la « dive bouteille ». Évidemment, la consommation d'alcool ne datant pas d'hier, il est normal qu'elle soit thématifiée dans nombre de textes anciens, en France comme au Québec. Cela dit, si la mémoire coloniale a transmis un vague souvenir de la brasserie de Jean Talon, que savons-nous vraiment des pratiques liées à l'alcool en Nouvelle-France? Proposer un premier état de la question, tel est le défi ambitieux que relève Catherine Ferland.

### **Boissons**

Tout d'abord, Ferland s'intéresse aux aspects économiques structurant la production, l'importation et la circulation des boissons alcooliques en Nouvelle-France. D'emblée, elle rappelle les espoirs que caressaient les premiers explorateurs français quant aux rendements présumés des vignes sauvages découvertes dans la vallée du Saint-Laurent. En effet, si Cartier baptise la future île d'Orléans du nom évocateur d'« île de Bacchus » à cause de la présence de « force vignes » (p. 28), Champlain, Lescarbot, Pierre Boucher, Hennepin et même Pehr Kalm, vers la fin du Régime français, donnent tous leur avis sur la ressource. Pourtant, malgré l'optimisme initial et des décennies d'efforts soutenus, force est d'admettre que la production vinicole coloniale fut un échec. À ce sujet, Catherine Ferland remarque : « Hormis une brève annotation dans un jugement de 1707, on ne trouve aucune mention de vin canadien dans les écrits du XVIII<sup>e</sup> siècle » (p. 37). Heureusement, en parallèle, les colons s'étaient tournés vers d'autres boissons pour répondre à leurs besoins.

Très tôt, donc, on brasse de la bière en abondance, tout en produisant du cidre, de la bière d'épinette et de l'eau-de-vie. Comme la production locale ne parvient nullement à satisfaire les palais aristocratiques ni même les besoins élémentaires du clergé, on importe aussi du vin de France et d'Espagne. Pour ce qui est de l'eau-de-vie, fort appréciée, elle provenait bien sûr de la métropole, mais également des Antilles (alcool de canne). Ainsi, profitant de ce marché florissant, grands négociants, marchands locaux et cabaretiers collaborèrent afin que ces produits d'importation côtoient la production locale.

### **Buveurs canadiens**

Comment et quand buvait-on dans la colonie? Qui préférait quoi? Quelles étaient les conséquences de l'ébriété du buveur en fonction de sa classe? Telles sont les questions auxquelles répond l'auteure dans la deuxième partie de son ouvrage. Le « peuple canadien » constitue le premier groupe soumis à l'étude. En Nouvelle-France, davantage que dans la métropole, l'alcool nourrit et guérit. Mieux : il réchauffe le corps et l'esprit roidis par le climat. Puisqu'il fait partie de la vie quotidienne, en ville comme à la campagne, il se trouve également au cœur des fêtes populaires et religieuses, événements propices à la socialisation. Quant aux élites coloniales, on le devine, elles reproduisent leurs habitudes métropolitaines de consommation, afin notamment de se distinguer du peuple. Le vin étant rare et cher, l'élite jette sur lui son dévolu : « L'usage du vin à titre de marqueur social se retrouve aussi en Amérique, où il acquiert une signification encore plus forte d'appartenance à l'élite » (p. 171). Fait intéressant, si les hommes et les femmes du peuple et de l'élite n'observent pas les mêmes codes relatifs au boire, ces deux groupes ne se conforment pas moins aux usages dictés par leur classe. Enfin, Ferland examine les pratiques des marins et des soldats, dont l'existence se déroule en bonne partie à l'écart de la société, avant de conclure en ces termes : « l'obligation quasi rituelle pour [c]es hommes de consommer des boissons alcooliques s'assortit de l'obligation de ne pas afficher trop ouvertement les manifestations de l'ébriété, au risque de perdre l'estime des pairs... » (p. 224). Certaines pratiques semblent rester imperméables au changement...

## **Buveurs amérindiens**

Contrairement aux Tupinambas de la baie de Guanabara, entre autres populations du Brésil colonial, qui produisent et consomment le *caouin* (Fidelis Kockel; Léry), les Amérindiens de la Nouvelle-France ne connaissaient pas l'alcool avant l'arrivée des Européens. Monnaie d'échange recherchée, mais officieuse, dans le commerce des fourrures, l'eau-de-vie et ses effets euphorisants joueront rapidement un rôle essentiel dans les rapports commerciaux franco-amérindiens, incitant l'État à louvoyer entre deux pôles (légiférer ou tolérer) et suscitant les plaintes réitérées du clergé. Or, si le père Lejeune constate dès 1632 dans sa *Brève Relation du Voyage de la Nouvelle-France* les effets néfastes de la consommation d'alcool des Amérindiens sur la colonie, Ferland analyse les conséquences tangibles de cette nouvelle pratique sur les plans physiologique, démographique et socioculturel. Ainsi, même si la plupart des Amérindiens de la Nouvelle-France ne buvaient pas de la même façon que la majorité des colons, adoptant « plutôt des stratégies visant l'enivrement, par exemple des festins où l'eau-de-vie est le seul "aliment" consommé pendant plusieurs jours consécutifs » (p. 311), ils intégrèrent l'alcool à leurs pratiques culturelles, avec tous les graves problèmes que cela représente.

En somme, en plus d'offrir un contenu riche et une analyse fine de sources variées (récits publiés, rapports officiels et autres archives coloniales) et rarement abordées sous cet angle, Catherine Ferland possède un style vif et maîtrisé, sensible à l'humour et aux images fortes. Aussi convient-il d'affirmer que tout amateur d'histoire, d'études culturelles ou simplement de bonne chère sortira de cette lecture comblé d'aise et, vraisemblablement, ivre de savoir!

## **Bibliographie**

- FIDELIS KOCKEL, Marcelo (2010). « Embriaguez no novo mundo: o olhar europeu sobre a bebedeira na América Portuguesa (1548-1615) », *CAHistória – Revista discente de História do IM-UFRRJ*, vol. I, n° 2, n. p., [En ligne], [<http://cahistoria.wordpress.com/>].
- LÉRY, Jean de ([1578] 1994). *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, édité par Frank Lestrigan, Paris, Le livre de poche.

*Sébastien Côté*  
*Université Carleton*